

De la naïveté à la maturité

Louis Marsand, *Sourire noir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 206 p., 16,95 \$.

André Marois, *Tête de pioche*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 102 p., 14,95 \$.

Nancy Huston, *Dolce agonia*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2001, 500 p., 29,95 \$.

Marie-Claude Fortin

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M.-C. (2001). Compte rendu de [De la naïveté à la maturité / Louis Marsand, *Sourire noir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 206 p., 16,95 \$. / André Marois, *Tête de pioche*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 102 p., 14,95 \$. / Nancy Huston, *Dolce agonia*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2001, 500 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 22–23.

Louis Marsand, *Sourire noir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 206 p., 16,95 \$.

André Marois, *Tête de pioche*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 102 p., 14,95 \$.

Nancy Huston, *Dolce agonia*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2001, 500 p., 29,95 \$.

De la naïveté à la maturité

Un premier roman qui aurait dû rester dans le tiroir, un septième livre dont l'auteur manie bien le suspense et un unième qui montre la maturité de son auteure.

ROMAN
Marie Claude Fortin

COMMENÇONS PAR L'HISTOIRE, puisqu'il faut bien commencer quelque part. Thomas Dardier, la vingtaine qui s'achève, travaille le jour comme concepteur publicitaire, et le soir, avec ses trois meilleurs copains, court les bars à la recherche de filles avec qui passer la nuit. Des filles pas trop brillantes, de préférence, puisque, comme chacun le sait, « les jolies filles pas trop brillantes, c'est plus facile à embarquer. Elles croient tout ce qu'on leur dit du moment qu'on a l'air sincère ». Quand tout se passe comme prévu,

on se mate une minette qui se prend pour une vénus avec le quart de ses facultés [c'est dire comment elles sont affaiblies]. Le lendemain on se réveille dans le lit d'une mocheté pas possible qui a de gros seins : la vue baisse en état d'ivresse. On se trouve dégoûtant, on a un mal de tête incroyable, on file sur la pointe des pieds en essayant de se rappeler si on a mis une capote, et on sort sans claquer la porte.

Et le soir suivant, on recommence.

Un roman décevant

On ne s'étonnera pas qu'un jour Thomas se mette à trouver que sa vie n'a plus de sens. Quand Mireille, sa jolie collègue de travail, l'invite à souper chez elle puis à y passer la nuit, il entrevoit enfin un avenir meilleur, et pour la première fois depuis sa grande peine d'amour, à 17 ans, qui s'était soldée par une tentative de suicide de sa part, il se remet à croire en l'Amour. Jusqu'au jour où Mireille, partie faire un stage en Italie, lui annonce, au téléphone, que tout est fini entre eux. La ronde des bars recommence, les filles sont de nouveau toutes des salopes, même sa mère, qui a osé pardonner à son ex-mari, le père de Thomas, « une pédale, une tapette dégénérée » qui les a abandonnés il y a longtemps pour un autre homme et qui voudrait maintenant renouer.

Plutôt que de tenter d'en finir, cette fois Thomas décide de tout balancer, travail, famille, rêves de bonheur conjugal. De faire un coup d'argent et de partir se la couler douce dans le Sud. Avec son copain Fred, aussi paumé que lui, il élabore les plans d'un vol qui (on l'apprend dès la première page puisque le roman s'ouvre sur un « Épilogue ») va lamentablement échouer.

Ultime tentative de mettre un peu de suspense dans une histoire bourrée de passages inutiles et de dialogues plats, qui n'arrivera pas à nous faire oublier la pauvreté de l'écriture, les nombreuses coquilles qui nous sautent aux yeux, les phrases d'une banalité navrante (« Elle me sourit. Je lui souris. Nous nous sourions ») ou boiteuses (« Je ne peux pas prendre le risque que, ce que je ne peux plus donner, ce soit ce que tu cherches ») ; les maladresses qui obscurcissent le sens parfois comiquement (« On décide de se donner rendez-vous après une sieste dans notre boîte habituelle ») ; les répétitions et un manque de vocabulaire flagrant dans les descriptions (« Sa bouche tombe des deux bouts [...], ses cheveux tombent paresseusement sur le haut de ses oreilles ») ; les inventions (« chanter fleurette », « se sentir absurde », « une démarche nébuleuse », « une pince à cil »), et les envolées lyriques parfaitement obscures (« Quand même, il y a toujours cette part de centrisme qui déforme la vue, cette part d'absolu jamais satisfaite. Une brèche... »).

Ceux et celles qui font le métier de critique le savent, ce n'est jamais de gaieté de cœur que l'on éreinte l'auteur d'un premier roman. Mais il arrive, malheureusement, qu'on n'ait pas le choix d'appeler un chat un chat. *Sourire noir*, de Louis Marsand, est un roman qui aurait dû être retravaillé de fond en comble, ou tout simplement rester dans les tiroirs de l'auteur. Qu'un éditeur dont le nombre d'années de métier dépasse l'âge de son poulain l'ait publié tel quel tient du mystère.

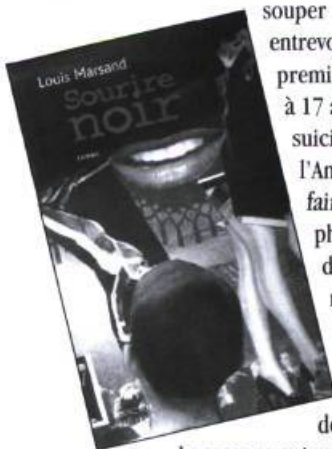
Un roman noir

André Marois, qui a déjà sept titres à son actif (dont deux recueils de nouvelles et trois livres jeunesse), a confié son deuxième roman à une toute jeune maison qui se consacre aux romans brefs. Brigitte Bouchard, la fondatrice des Allusifs, a même fait de *Tête de pioche* le premier titre de sa maison. Et le travail d'édition est impeccable. Comme quoi la passion du métier peut parfois remplacer le manque d'expérience.

Tête de pioche raconte la traversée hallucinante d'une bande de jeunes délinquants qui participent à une sorte de projet-pilote : trente mineurs qui



Louis Marsand



ont commis des délits majeurs, à qui on a voulu donner une chance en les envoyant dans ce « camp de travail » planté sur un grand terrain vague au milieu de nulle part. Ils y passent leurs journées à creuser la terre sans savoir à quoi leur travail servira, sous l'œil cruel de gardiens en uniforme. Une situation absurde, humiliante, qui ne tardera pas à donner lieu à des conflits explosifs, meurtres à coups de pelle, trahisons, vengeances et délations.

Dès les premières lignes de cette « histoire de gars » violente et crue, on sait qu'on a affaire à un écrivain. Qu'on l'aime ou pas, le style de Marois, très cru, très « roman noir », est solide et se tient d'un bout à l'autre. Certaines scènes, notamment celle où les prisonniers se voient obligés de poser pour une pub de Nike (« L'idée forte, c'était bien sûr l'approche vérité, sans aucun chichi. De vrais gamins dans un vrai camp de vrais prisonniers »), sont mémorables. Pas de doute, l'auteur, dont le premier roman, *Accidents de parcours* (La courte échelle, 1999), fait partie des dix titres que Norbert Spehner classe sous la rubrique « La crème du crime » (*Le roman policier en Amérique française*, Alire) et qui remportait, en 1993, le concours de nouvelles policières du journal *Voir*, sait solidement tenir les rênes d'une intrigue.

Un roman de la maturité

L'univers dans lequel gravitent les personnages du dernier roman de Nancy Huston est à l'opposé de celui de Marois. C'est un monde d'intellos, aisés, un peu paumés, qu'elle met ici en scène avec brio. À partir d'une situation assez classique — quelque part aux alentours de New York, douze amis de longue date se réunissent à l'occasion de *Thanksgiving* — elle réussit à faire une fascinante étude de caractères, proposant une réflexion originale sur l'inéluctabilité de la mort, sur le vieillissement, sur la perte définitive des illusions.

Les douze personnages de *Dolce agonia* sont tous plus ou moins liés à leur hôte, Sean, séducteur invétéré, poète vieillissant, professeur de poésie à l'université. Il y a autour de sa table quelques collègues d'université, deux de ses anciennes amantes, son avocat, son peintre et même son

boulangier, flanqués de leurs conjoints respec-

tifs, du moins ceux qui en ont encore. Ils ne sont plus jeunes — la cadette a la quarantaine bien entamée, l'aîné frôle les quatre-vingts ans — mais ils se croient privilégiés et s'imaginent n'avoir rien perdu de leur fougue de jeunesse ni de leurs charmes. Il suffira qu'un convive retardataire arrive avec son nouveau-né et sa nouvelle épouse, une magnifique jeune fille de vingt-trois ans, pour qu'un vent de jeunesse balaie d'un coup leurs illusions.

Pour nous présenter tout ce beau monde, Huston pousse le procédé du narrateur omniscient à ses limites, prêtant la parole à nul autre que Dieu le Père. Il investit l'âme de chacun des personnages, nous invitant à vivre la soirée selon leurs différents points de vue respectifs, et nous révélant le secret absolu : le moment et les conditions de leurs morts respectives.

Si la métaphore sur le métier d'écrivain est un peu lourde, elle n'en est pas moins efficace. Nancy Huston compte autant de titres que d'années d'expérience, c'est-à-dire un peu plus d'une vingtaine. Et cela se sent. Son dernier roman est l'œuvre d'une auteure arrivée à maturité, qui a acquis une profonde connaissance de la nature humaine et du travail d'écrivain.



Collection L'Arbre Dernières parutions

Cécile
DUBÉ

140 pages
16,95 \$



La Petite Cantate

Michel
Régnier



Retour à Corézy

Jean-Pierre
Issenhuth

244 pages
22,50 \$



Deux passions

Monique
Bosco



Mea culpa

96 pages
19,95 \$

178 pages
19,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH